Dire l'autre pour s'enrichir ou l'analyse pragmatique de recits de voyage

Amadou Ouattara ADOU
adouamed@yahoo.fr

Bi Tra Justin TRA
Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Résumé : Dans la dynamique des écrits littéraires, le récit de voyage fait partie des œuvres qui posent la problématique de la description. Dans cette contribution, nous analysons deux récits de voyage : Un nègre à Paris de Bernard B. Dadié et Le petit train de la brousse de Philippe de Baleine. Une étude pragmatique de ces récits de voyage a permis de voir comment, à travers le regard des narrateurs-descripteurs qui posent le macro-acte de description et les divers micro-actes qui s'y greffent, les auteurs proposent des pistes de réflexion qui pourraient participer au développement de leurs communautés. Notre postulat est que ces récits sont adressés à des lectorats pour modifier ou renforcer leurs visions du monde et leurs modes de penser.

Mots-clés : *Actes contempteurs, actes laudateurs, bashing, pragmatique, racial bashing, self-bashing.*

Introduction

La littérature s'entend de façon générale comme l'ensemble des œuvres écrites ou orales à valeur esthétique ou permettant à l'écrivain d'exprimer sa vision du monde ou l'opinion de la communauté à laquelle il appartient. Ainsi constitue-t-elle un canal utilisé par les auteurs pour participer aux différents débats relatifs aux questions qui préoccupent l'humanité. Elles exaltent les valeurs, dénoncent les tares et travers, décrivent des espaces, critiquent des pratiques culturelles et civilisationnelles, proposent des modèles de vie.

C'est dans cette perspective que nous inscrivons *Un Nègre à Paris* de B. Dadié et *Le petit train de la brousse* de Philippe de Baleine, œuvres constituant notre corpus dans le cadre de cette analyse. Notre objectif est de montrer que par la description et les différentes assertions, comparaisons et qualifications faites par les narrateurs-descripteurs, ceux-ci proposent à leurs différents peuples des modèles de pratiques à adopter. Pour y arriver, nous entendons nous appuyer sur la méthode pragmatique à partir de laquelle nous

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

postulons que la description est le macro-acte de langage posé par le narrateur-descripteur et que les comparaisons et les qualifications apparaissent comme des micro-actes au service de la description. Ces différents actes ont pour effet perlocutoire de louer des valeurs afin de les proposer à adoption d'une part et de dénoncer pour déconseiller d'autre part.

Ainsi, notre travail, qui se fonde sur l'analyse pragmatique, se présente en deux grandes articulations : la première porte sur les actes tendant à promouvoir les valeurs des cultures décrites et la seconde, sur ceux qui fustigent les pratiques à exclure.

I. Actes laudateurs

Dans l'élaboration des taxinomies des actes de langage, Austin en est venu à parler de performatifs[1] purs qu'il opposait aux quasiperformatifs, aux performatifs intermédiaires et aux performatifs implicites. La dernière catégorisation postule que les actes de langage peuvent être réalisés en dehors des critères canoniques proposés pour les autres types de performatif. Mieux,

> « ce sont tous les énoncés qui se trouvent dotés d'une force illocutionnaire ou illocutoire. » (Kerbrat, 2001 : 12)

À partir de ce moment, l'on peut considérer que tout énoncé peut et/ou doit s'interpréter au moins à deux niveaux : l'acte posé ou le sens littéral et l'acte implicite ou le sens indirect. Dans la même veine, Kerbrat-Orecchioni parle d'actes de langage directs et d'actes de langage indirects :

> « Quand dire, c'est faire plusieurs choses à la fois (informer d'un fait, et susciter une conduite) ; et plus précisément (…) Quand dire, c'est faire une chose sous les apparences d'une autre. » (Kerbrat, 2001 : 33)

Aussi, pourrait-on déduire que dans la littérature de façon générale, et dans le récit de voyage de façon spécifique dont l'objectif a toujours été de « faire voir, faire vivre, faire vrai » (Chupeau, 1977), les actes narratifs ou descriptifs qui se déclinent en actes assertifs, comparatifs, qualificatifs, etc., l'interprétation des énoncés doit s'étendre à la volonté du narrateur ou de l'auteur de voir s'opérer des changements dans la société. Cet état de fait se perçoit dans notre corpus.

En effet, dans *Le petit train de la brousse*, le narrateur-descripteur qui procède tout le long du récit à une diatribe des cultures et des habitudes africaines, ouvre quelques brèches sur certaines pratiques africaines qu'il juge positives. Par exemple, à la page 195, l'on note : « c'est que les notions de pitié et de charité sont totalement étrangères aux Noirs qui, en revanche, ont un sentiment très vif de la solidarité familiale, villageoise ou tribale. » Cet énoncé est une assertion utilisée par le narrateur pour décrire des traits de caractère des Noirs. La première partie les présente comme des êtres dépourvus de pitié et de charité. Cette tare est opposée à une qualité, la solidarité, par l'usage de la locution adverbiale « en revanche » qui opère ici comme un connecteur d'opposition. De même, l'on constate la convocation de l'adverbe « totalement » pour la tare et du syntagme adjectival « très vif » pour la qualité. Ce qui nous importe, ce n'est pas tant le parallélisme de construction de l'assertion caractérisée l'acte de qualification, mais plutôt la reconnaissance de la qualité attribuée aux Noirs. L'énoncé pourrait alors s'interpréter comme suit : même si les Noirs ne connaissent

[1] Le performatif est à considérer comme la théorie princeps des actes de langage et désigne la catégorie des énoncés dont la production coïncide avec la réalisation de l'acte qu'ils contiennent.

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

pas la pitié et la charité, il faut reconnaitre qu'ils sont solidaires. Et cette solidarité se perçoit au sein des familles, des villages, des tribus. En tenant compte du fait que l'Africain n'admet de vie, de réalisation de l'être que dans le cadre de la communauté, laquelle peut être représentée par la famille (biologique ou de fait), le village, la tribu, etc., l'on est en droit de penser que le narrateur n'en fait pas une évocation réductrice. Autrement dit, les Noirs ne sont pas solidaires seulement en famille, en village, en tribu ; ils le sont simplement. À partir de ce moment, le syntagme adjectival postposé « très vif » qui vient caractériser le syntagme nominal « un sentiment » et qui fonctionne comme un subjectivème axiologique, renforce l'intention de promotion de cette valeur. De fait, la valeur de solidarité, reconnue ici aux Noirs, fait partie de celles qui doivent fonder la vie en société dans toutes les civilisations. Son évocation devient ainsi acte indirect d'exaltation avec pour effet perlocutoire souhaité, son adoption par tous les peuples, mais particulièrement par le peuple occidental qui constitue le référent comparatif dans cette œuvre.

À cela, peuvent s'ajouter les connaissances dont font preuve les Africains en matière de botanique et dont parle le narrateur à la page 60 : « Je fais quelques réserves sur les forces invisibles, mais j'ai toute confiance, pour en avoir tâté, dans les connaissances botaniques des féticheurs africains. » Cet énoncé fait suite aux douleurs abdominales ressenties par le narrateur au village des potiers, pour lesquelles son guide lui conseille de consulter le guérisseur du village, vu qu'« il n'y a ni médecin ni dispensaire » (De Baleine, 1982 : 59). Dans un premier temps, le narrateur précise qu'il doute de l'idée de forces invisibles qui seraient à la base de tous les évènements de la vie. Et cette idée est surtout présentée comme l'épine dorsale de la philosophie et de la sociologie africaines : « cette peur des mauvais sorts universellement[2] répandue » (De Baleine, 1982 : 152). Cette attitude dubitative qu'il justifie par le système de pensée des occidentaux pour lesquels les évènements sont plus les conséquences de nos actes que l'action de forces invisibles, est également opposée, par le truchement de la conjonction de coordination « mais » à valeur d'opposition, à l'assurance qu'il témoigne des connaissances botaniques des guérisseurs africains. Et cette assurance se traduit par la consultation effective de « Pierre Kelegui, docteur ès lettres de l'Université de Paris, présentement féticheur-guérisseur de ce modeste village » (De Baleine, 1982 : 61). Sa déclaration de confiance étant antérieure à la rencontre du féticheur qui s'est ainsi présenté, l'assurance témoignée ne se justifie donc pas par le fait que le concerné soit un intellectuel diplômé d'une université occidentale, dont les connaissances acquises à Paris ne correspondent d'ailleurs pas au métier qu'il exerce. Dans l'énoncé, l'incise « pour en avoir tâté » fait la lumière sur le fondement de sa conviction : il les a déjà testées.

Certes, cette séquence ne fournit pas de détails sur le(s) lieux, les circonstances et le(s) acteurs, mais montre que sa confiance dans les connaissances botaniques des féticheurs africains est fondée sur des preuves objectives. On comprend alors la convocation de l'adverbe « toute » qui renforce l'intensité du substantif « confiance ». Le contenu propositionnel de son assertion qui se trouve ainsi légitimé, est par l'acte même de son énonciation sous forme déclarative, indirectement proposé à l'auditoire pour validation et adhésion. Plus simplement, les autres peuples devraient, à l'image du narrateur, avoir toute confiance aux produits proposés par les guérisseurs africains, en dépit de tous les procès qui leur sont faits à tort ou à raison ; ainsi que l'illustrent les syntagmes nominaux « ces effrayants fétiches, ces sorciers répugnants » (De Baleine, 1982 :152). Aussi, par effet du trope illocutoire, les actes de présentation et d'assertion qui sont sous-tendus par une

[2] Cet adverbe est à prendre dans ce contexte au sens de « dans toute l'Afrique, chez tous les Africains ».

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

intention de comparaison dont le référent comparatif est l'occident, sont supplantés par l'acte de langage indirect posé par le narrateur qui est l'éloge de la valeur et des connaissances dont il s'est agi. On parle de

> « trope illocutoire à propos de ce phénomène de renversement de la hiérarchie des niveaux de contenu (évincement du contenu littéral au profit du contenu dérivé), la seule spécificité de ce trope étant qu'il opère sur des valeurs illocutoires et non sur des contenus propositionnels. » (Kerbrat, 2001 : 42)

Il en est de même dans *Un Nègre à Paris* où le narrateur, Tanohé Bertin, procède à des présentations et des comparaisons à inscrire dans cette perspective. De fait, dès l'arrivée du narrateur à Paris, il fait un constat qui l'étonne et dont il rend compte à la page 25 :

> « Des autos passent qui semblent glisser, tant elles vont vite, et pas un seul coup de klaxon. C'est défendu. Chacun obéit à la règle. C'est bien défendu chez nous aussi, mais c'est un plaisir pour chacun de violer la règle, de klaxonner. Ça met en vedette, fait de vous « quelqu'un » ». (Dadie, 1959 : 25)

Dans cet énoncé, Tanohé Bertin note que les voitures vont à une allure qu'il n'a pas l'habitude de voir, mais surtout que la circulation se fait dans le respect des règles, notamment celle qui interdit de klaxonner. Ce constat exprimé par description est renforcé par la comparaison qui le suit : chez lui en Afrique, ou en Côte D'Ivoire précisément, ce n'est pas le cas. La même règle existe certes, mais elle n'est guère respectée. Et ce non-respect n'est pas du fait de son ignorance ou de sa méconnaissance, mais est justifié par le désir d'être mis en vedette qui anime les automobilistes. Une telle raison aussi subjective que préjudiciable tant pour les automobilistes que pour la population ne saurait aucunement justifiée l'acte d'indiscipline qui en résulte, et qui procure même du plaisir à ses auteurs. La comparaison instituée par la locution « chez nous aussi » et qui met face-à-face Paris et Abidjan et par effet métonymique la France et la Côte d'Ivoire, L'Occident et l'Afrique, tend à valoriser le comparé (la première entité : Paris, France, Occident) au détriment du comparant (la deuxième entité : Abidjan, Côte d'Ivoire, Afrique). Indirectement, Tanohé Bertin invite ses pairs à imiter les occidentaux, d'autant plus que le respect des règles fait partie des valeurs du vivre-ensemble dont l'Afrique est pourtant reconnue comme le berceau, et surtout le fondement du développement socio-économique souhaité pour l'Afrique.

D'ailleurs, en ce qui concerne la question du développement socio-économique de l'Afrique, le narrateur pense que « Nous (les Africains) gagnerions à adopter les mœurs parisiennes d'économie si nous tenons à dominer la situation qui nous est faite » (Dadie, 1959 : 116). La situation à laquelle il fait référence est la situation de précarité, de promiscuité, de pauvreté générale dans laquelle baigne l'Afrique et qui est imputée à tort ou à raison aux occidentaux. Les pratiques de non gaspillage, de planification et de projection, observées chez les Parisiens ne laissent pas le narrateur indifférent :

> « Or dans ce pays si l'on économise, c'est pour les vieux jours, pour le moment où l'on n'a plus de force pour en jouir. Chacun ici travaille, vit pour ses vieux jours, et l'économie est telle que je n'ai pas encore vu de morceau de pain trainer dans une poubelle. Rien ne se jette et lorsqu'une chose est jetée, c'est qu'elle n'est vraiment plus bonne à rien. » (Dadie, 1959 : 116)

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

L'acte de présentation de certaines mœurs occidentales ainsi posé par le narrateur dans cet énoncé, et qui se caractérise par la forme assertive des phrases et l'emploi du présent de description et des adjectifs qualificatifs, apparait comme la justification du conseil qu'il adresse aux Africains. Son énoncé sous-entend que ces derniers ont pris l'habitude de gaspiller et de ne pas économiser pour leur vieillesse et cela rame à contre-courant du développement de leur société. Et comme il a pris l'engagement de rendre compte de tout ce qu'il verra au cours de ce voyage : « J'irai à l'aventure, et je regarderai, je regarderai pour moi, pour toi, pour tous les nôtres. » (Dadie, 1959 : 9-10), il lui apparait légitime de faire la promotion des valeurs et pratiques qu'il juge positives dans la culture occidentale visitée. Aussi, l'usage de la conjonction « si » qui implique celui du présent de l'indicatif « tenons », ici en dérogation à la règle des concordances de temps (Le Grand Robert, 2005) qui requiert l'imparfait (tenions) dans la proposition principale et du conditionnel présent « gagnerions » dans la proposition subordonnée, laissent entrevoir l'idée de potentialité (Riegel *et alii*, 2011 : 853), de possibilité. La possibilité d'avoir la situation économique améliorée et sous la responsabilité des Africains apparait ainsi possible, actualisable. Mais il faudrait, à en croire le narrateur, que ces derniers adoptent les mœurs économiques des parisiens. D'ailleurs, non seulement ces mœurs ont fait leurs preuves à Paris : le Paris qu'il visite est beau et développé ; mais en plus le fait de ne pas gaspiller et d'économiser pour ses vieux jours et « l'éducation de ses enfants qu'il veut pousser plus haut sur l'échelle sociale, faire deux ce qu'il n'a pu être » (Dadie, 1959 : 117) apparaît objectivement comme louable.

L'épanouissement psycho-social de tout être humain passe par l'acquisition de certaines habitudes et de certains biens qui devient quasi impossible à partir d'un certain âge et surtout que le gaspillage ne saurait favoriser. De même, eu égard à la pérennisation de la vie par la procréation, l'être géniteur se voit attribué le devoir d'assurer une garantie de vie et/ou un mieux-être à sa descendance. Éviter le gaspillage pour s'assurer une vie heureuse aujourd'hui et demain, économiser pour être à l'abri du besoin au moment de sa vieillesse et permettre à ses enfants de se hisser au plus haut niveau de la société par l'éducation ou par tout autre moyen légale et licite, sont des attitudes à adopter et même à inculquer aux générations à venir. Les énoncés qui les présentent et invitent à les appliquer posent alors, au-delà des actes de présentation et de recommandation, l'acte de promotion de celles-ci.

Le respect des droits humains est une autre valeur parisienne dont la promotion est faite dans ce récit de voyage. À la page 121, le narrateur dit :

> « Aux rois, aux empereurs, aux dictateurs, ils (les parisiens) ont arraché un à un, les droits, les libertés dont nous jouissons ici et qui nous font voir l'existence sous un jour agréable. Nous aimons Paris parce qu'on peut plus que chez nous dire ce qu'on pense, même à un Ministre fût-il du département de la guerre. » (Dadie, 1959 : 121)

Cet énoncé présentant une comparaison entre l'Occident désigné par les déictiques spatiaux « ici ; Paris » et l'Afrique représentée par le syntagme prépositionnel « chez nous », met en relief le respect des droits humains constaté à Paris. Le comparatif « plus que » qui précède le déictique « chez nous » laisse entendre que ces droits ne sont pas respectés au même titre en Afrique. D'ailleurs, le narrateur fait remarquer, par l'usage de la conjonction de subordination « parce que », que c'est la raison pour laquelle lui et ceux qu'il inclut dans la convocation du pronom inclusif « nous » aiment Paris : cette ville est aimée parce qu'on y jouit sans exclusive de la liberté d'expression, droit élémentaire et fondamental inhérent à la vie humaine. L'adverbe « même » qui accompagne le syntagme nominal « à un Ministre fût-il celui du département de la guerre » atteste de l'attachement du peuple français à ce droit :

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

> « Même donne à un argument une force supérieure à tous ceux qui ont été évoqués ou auraient pu l'être. » (Riegel *et alii*, 2011 : 654-655)

L'on peut y penser et dire ce que l'on veut et même à un responsable du gouvernement, fût-il celui qui a en charge le département de la guerre. Le ministre de la guerre est considéré ici comme une sorte de sommet, d'une part parce qu'il est responsable dans le gouvernement, l'instance en charge de la destinée du peuple, et d'autre part parce qu'en temps de guerre, comme ce fut le cas régulièrement dans l'histoire du peuple français, il est le personnage en charge de la conception, de la coordination et de la supervision des initiatives et actes devant permettre d'être vainqueur et de sauver de ce fait la vie des citoyens. Malgré cette position légitimement haute, il ne bénéficie pas d'un traitement de faveur en matière de liberté d'expression singulièrement, mais plus généralement en matière de droit de l'homme.

C'est justement parce qu'au cours de son histoire, le peuple français a acquis de dur labeur ces droits qu'ils préservent donc jalousement : « Aux rois, aux empereurs, aux dictateurs, ils (les parisiens) ont arraché un à un, les droits, les libertés dont nous jouissons ici ». Aussi, l'un des aspects les plus importants de cet acte de comparaison, est l'indication de la conséquence qui découle du respect des droits et devoirs. Elle est perçue dans la deuxième proposition subordonnée relative de la première phrase : « et qui nous font voir l'existence sous un jour agréable ». L'adjectif qualificatif « agréable » dénote du fait que le respect des droits et obligations engendre des avantages énormes, qui se caractérisent par le bien-être, la satisfaction, etc. de l'existence. La question rhétorique posée par le narrateur et qui a valeur de recommandation adressée aux Africains vient alors à point nommé : « L'exemple du Parisien n'est-il pas à suivre, pour qu'enfin, s'instaure chez nous ce climat qui nous fait garder de Paris un souvenir inoubliable ? »

II. Les actes contempteurs

Nous considérons comme actes contempteurs, tous les actes de langage à travers lesquels les narrateurs-descripteurs expriment leurs opinions de manière péjorative. Pour le démontrer, nous nous appuierons sur les stéréotypes et le *bashing*. Ruth Amossy définit le stéréotype comme

> « une représentation ou une image collective simplifiée et figée des êtres et des choses que nous héritons de notre culture, et qui déterminent nos attitudes et nos comportements. » (Amossy, 2000 : 110)

Cette conception du stéréotype est illustrée dans nos corpus à plusieurs endroits. Considérons ces propos du narrateur-descripteur dans *Le petit train de la brousse* :

> « D'ordinaire, les bébés noirs ne pleurent jamais lorsque leur mère les porte dans le dos. On dit que le frottement continuel de leurs parties génitales contre la mère agit comme un calmant. Les racistes disent que c'est pour cela que les nègres sont abrutis. Tout le monde sait que la masturbation, ça rend idiot à la longue. » (De Baleine, 1982 :15).

Notre remarque se situe au niveau des différents plans énonciatifs. Il se dessine en ligne de fond, le stéréotype du rapport de l'Africain avec le sexe. Les références telles que « le frottement continuel de leurs parties génitales », « la masturbation » l'annoncent. Pour inscrire ces propos dans leur contexte d'énonciation, le narrateur-descripteur fait référence

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

à un bébé africain qui ne cesse de pleurer en étant attaché dans le dos de sa mère. C'est ce qu'indique la première phrase. La deuxième phrase énonce le but assigné à une telle position de l'enfant. Il s'agit de calmer le bébé. Mais le narrateur-descripteur ne prend pas cette assertion en charge. À travers le pronom indéfini « on », il asserte sur le général, le vague. Il met ainsi ce constat sur le compte de locuteurs inconnus. Mais le rapport du constat avec le sexe implique que dès le bas-âge, l'Africain est accoutumé au sexe, le premier contact sexuel de l'enfant s'opérant avec sa mère. Le fait d'inscrire cela sur le compte de l'imaginaire populaire démontre que le narrateur-descripteur ne fonde son raisonnement que sur ce qu'il n'a ni vu ni entendu lui-même et qu'il ne sait que par le bruit populaire. C'est un cas flagrant de ouï-dire. Il se rabat ensuite sur un autre type de locuteur pour mener son raisonnement : « les racistes ».

Ces derniers déduisent que les Africains sont abrutis par le fait de ce contact sexuel entre l'enfant africain et sa mère. Ici encore, le narrateur-descripteur prend ses distances avec cet énoncé. Mais il est trahi lorsqu'il énonce ce qui se présente comme la conclusion à tout ce qui précède : « Tout le monde sait que la masturbation, ça rend idiot à la longue. » Si dans les deux premiers énoncés, les énonciateurs sont « on » et « les racistes », dans celui-ci, l'énonciateur est « Tout le monde ». On assiste à un savoir partagé dans une pétition de principe où nul n'ignore – y compris le narrateur-descripteur – que l'acte sexuel qu'est la masturbation rend idiot. Ce qui est une conclusion logique à la phrase précédente. Cela infère que ce qui a été dit par « on » et par « les racistes », le narrateur-descripteur le prend désormais à son compte. Les termes péjoratifs « idiot » et « abrutis » se trouvent ainsi mis au même niveau d'analyse et de définition.

Comme on le voit, ce mélange de sorite ou « *l'argument du tas* » [Robrieux, 2000 : 33] et d' « *induction amplifiante* » » (Robrieux, 2000 : 33) a montré que l'idée que le narrateur-descripteur se fait du rapport de l'Africain avec le sexe est fondée sur un stéréotype.

Un autre cas typique de stéréotype s'observe dans *Un nègre à Paris*. Observons plutôt :

> « Je suis le seul Nègre parmi tant de voyageurs blancs. (…) Personne ne veut s'asseoir près de moi. Tous les voyageurs passent en regardant le siège vide près du mien. Par affinité, ils vont s'asseoir près des autres passagers, afin qu'il y ait ton sur ton. Et je les comprends, je fais ainsi souvent, mais, ce soir je me rends compte à quel point les couleurs divisent les hommes. Un passager qui a dû prendre son courage à deux mains devient mon voisin. On ne se parle pas. Voisins quand même. » (Dadie, 1959 : 21).

Dans cet exemple, Tanhoé Bertin, le narrateur-descripteur, fait référence au racisme dont il serait victime dans l'avion devant le conduire jusqu'à Paris. Il s'estime isolé : « Personne ne veut s'asseoir près de moi. » Il remarque qu'il se construit autour de lui une sorte de lien racial, d'uniformisation. Les expressions telles que « Par affinité », « ton sur ton » soulignent ce constat. Il se trouve à lui-même des excuses et met l'accent sur la race, la couleur de la peau. Il procède par euphémisation où la conjonction de coordination « mais » vient opposer, sinon catégoriser deux faits : le premier est que le narrateur-descripteur agit souvent de la même façon que les autres passagers et le second fait est la différence créée par la race. Dans l'ordre croissant de catégorisation, on retrouve le second fait puis vient le premier fait. Cette disposition est tellement bien enracinée dans la tête du narrateur-descripteur qu'il soutient implicitement que le voyageur « blanc » ne s'assoit auprès de lui qu'au prix d'un effort énorme : « Un passager qui a dû prendre son courage à deux mains devient mon voisin. » Il n'indique pas que le siège vide à côté de lui était le dernier. On peut en déduire que le passager en question avait le choix de s'asseoir ailleurs. Il ne le fait pourtant pas. Quel constat fait-on ? On assiste à du « déjà-pensé » qui a un tel

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

enracinement dans l'imaginaire du narrateur-descripteur que ce dernier n'arrive pas en s'en départir. Il construit son identité à partir de là. Et c'est ici que nous rejoignons Ruth Amossy lorsqu'elle considère le stéréotype comme

> « un élément doxique obligé sans lequel non seulement aucune opération de catégorisation ou de généralisation ne serait possible, mais encore aucune construction d'identité et aucune relation à l'autre ne pourrait s'élaborer ». (Amossy, 2000 : 110)

C'est dire que dans le contact avec l'autre, le stéréotype joue un rôle déterminant. Si dans l'exemple supra c'est la race qui est l'élément de différenciation, dans un autre cas et avec le même narrateur-descripteur, l' « autre » n'est pas le « blanc ». Jugeons-en :

> « Elle ne parlait pas français et moi je ne comprenais pas l'anglais. Nous nous souriions constamment. Même couleur dans ce pays de blancs et pas moyen de se lier. Si la couleur nous rapproche, tout nous sépare. Un fossé que les multiples sourires n'ont pu combler. Qu'en penses-tu ? » (Dadie, 1959 : 196).

Dans ce deuxième exemple, l'« autre » est « soi » de par la couleur de la peau mais différent de par la langue. L'espace est différent. Tanhoé Bertin ne se trouve plus à l'intérieur d'un avion, mais à Paris, au « pays de blancs ». La communication est difficile vu que le narrateur-descripteur et la ravissante Africaine des territoires anglais ne parlent pas la même langue. La différence n'est plus l'apparence, mais la communication : « Même couleur dans ce pays de blancs et pas moyen de se lier. » La question que Tanhoé pose à son ami resté au pays – il s'agit d'une correspondance épistolaire – en rajoute à sa gêne. Il comprend finalement que ses premières impressions à propos de l'autre sont en train d'évoluer. Au contact de l'autre, le narrateur-descripteur comprend que la différence va au-delà des critères prédéfinis et préconçus. L'autre manifestation des actes contempteurs est le *bashing*.

Voici ce que Diane Vincent et Génévième Bernard Barbeau disent de cette notion :

> « A la base du *bashing* se trouve un discours de dénigrement, certes, mais auquel s'ajoutent différentes composantes de sens. Le *bashing* désigne donc le dénigrement répété, voire systématique d'un groupe, le plus souvent en raison de l'idéologie et des prises de position qui lui sont associées, et qui se manifeste par des actes de discours variés ». (Vincent et Barbeau, 2012)

Dans notre corpus, le *bashing* est utilisé *à hue et à dia* par les narrateurs-descripteurs. Nous le catégorisons en deux ensembles : le *racial bashing* et le *self-bashing*[3] – appellations que nous tirons à la suite de Vincent et Barbeau.

Nous appelons *racial bashing* le dénigrement dirigé contre la race du narrateur-descripteur, et le *self-bashing*, celui qui est dirigé contre sa propre race. Qu'il soit entendu que le dénigrement que nous soulignons est le regard dépréciatif des narrateurs-descripteurs sur l'autre. Dans *Le petit train de la brousse*, il est fait référence continuellement aux aspects négatifs de la culture africaine dès que le narrateur-descripteur les rencontre.

Il nous présente ainsi l'Afrique comme un continent d'improvisation. À propos des voyageurs, voici ce qu'il dit :

[3] Les deux notions nous appartiennent.

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

> « Ils transportent tous de gigantesques ballots. Est-ce un exode ? Non, c'est comme cela tous les jours. Il s'agit de ces mystérieux déplacements familiaux qui lancent sans cesse des millions d'Africains sur les routes ou les voies ferrées, vers des destinations improbables et décidées au dernier moment. » (De Baleine, 1982 : 15)

Ces propos ne se fondent sur aucun témoignage encore moins sur aucun entretien avec les voyageurs indexés. Ils sont le résultat de l'idée que se fait le narrateur-descripteur seul de la situation. Et cela est déterminé par sa réaction émotionnelle contenue dans les adjectifs affectifs « mystérieux » dans le syntagme nominal « ces mystérieux déplacements familiaux », « improbables » dans « des destinations improbables » et de « dernier » dans « dernier moment ». En effet, ces propos impliquent que les familles africaines dont il est question effectuent un voyage sans but et pour des raisons inconnues puisqu'ils sont entourés de mystères. Il y a surtout une idée d'errance et de déambulation soutenue par le caractère improbable de ces voyages. Le comble est que suivant le regard du narrateur-descripteur, l'impréparation du voyage est caractérisée par la décision de déterminer la destination bien après le début du voyage. Ce n'est donc pas tant le dénigrement que nous voulons exposer, mais l'implication affective que reçoivent ces propos à travers les adjectifs affectifs définis par Catherine Kerbrat-Orecchioni comme énonçant

> « en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet. » (Kerbrat, 1980 : 84)

En plus, le narrateur-descripteur jette un regard sombre sur la conception de l'amour à l'africaine. Il soutient que « L'amour sentimental est une bizarrerie européenne tout à fait étrangère aux Africains ». Et il ajoute : « Ce n'est pas de l'amour. C'est de la brocante. » Le constat qui est fait ici porte sur le point de vue à partir duquel l'amour en Afrique est décrit. En abordant l'amour en Afrique à partir de ce qu'il observe en Europe, le narrateur-descripteur ne se met plus en position de comprendre le phénomène de l'intérieur. Le faisant, il exclut « l'amour africain » (p.33) du cadre des sentiments pour le projeter dans le cadre du mercantilisme souligné par le mot « brocante ». Il y a donc un jugement de valeur qui est émis sur une pratique dont la description indique que le narrateur-descripteur et le personnage du juge ne maîtrisent pas tous les contours.

Un autre fait de *racial bashing* est le regard général sur l'Afrique. En effet, l'Afrique est décrite comme un continent ayant reçu une mauvaise part de la nature ou du sort et démuni des moyens pour vivre dignement. Il n'y a qu'à observer ces lignes pour s'en convaincre : « Il y a quatre tombes avec les noms, tous occitans, de ces aventuriers de Dieu venus donner leur vie à ce continent déshérité, si loin de leur province dorée. » (De Baleine, 1982 : 49) Cette phrase est construite autour d'une idée contrastée entre l'Afrique et la provenance des moines morts. Il s'agit d'une antithèse perceptible à travers les expressions « ce continent déshérité » et « leur province doré ». D'un côté, la première expression indique l'Afrique tandis que de l'autre, la seconde renvoie au sud de la France. C'est le sens du sacrifice des moines, qui avaient la possibilité de rester dans « leur province doré », qui est mis en évidence. Ce sacrifice est si grand que de là d'où ils viennent, l'abondance et l'aisance ne manquent pas, si on se réfère à l'adjectif « doré ». Il est encore plus grand lorsqu'ils laissent cette abondance pour servir un continent « déshérité ». On perçoit donc l'idée de renoncement et de sacrifice.

On observe également cette approche de l'autre dans *Un nègre à Paris*. Tanhoé Bertin décrit les Parisiens comme des gens qui défient la mort, qui s'accrochent au temps et qui exercent un semblant de démocratie.

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

Le défi à la mort est exprimé à travers ces mots : « Ces hommes qui s'enferment dans des cadres afin de mourir par péréquation, ont trouvé que le tabac contient un poison assez violent. Tous en sont persuadés ; mais las de vivre, ils fument du matin au soir. » (Dadie, 1959 : 178). Le phénomène en cours dans cet extrait est l'ironie. Des deux natures de l'ironie (nature pragmatique et nature sémantique), c'est la nature pragmatique de l'énoncé qui nous importe. Dans cette perspective, « *ironiser, c'est se moquer d'une cible* » (Kerbrat, 1980 : 199).

Le narrateur-descripteur présente les Parisiens comme des gens qui, conscients des dangers que représente le tabac, s'obstinent à en consommer de façon démesurée. C'est l'image d'un peuple insouciant et irresponsable qui est ainsi véhiculée.

De plus, Tanhoé Bertin souligne le lien des Parisiens avec le temps. Aux pages 182 et 183, il indique : « Il faut que je me sauve » te dira un homme puissant après avoir consulté sa montre. Une maladie incurable. Tous accrochés aux secondes, livrant au temps la plus exténuante des courses. Si la montre demain manquait au Parisien, ce peuple serait si désorienté qu'il en mourrait parce que la montre dans son existence joue un rôle aussi important que le cœur. » L'image de l'homme puissant qui se sauve face au temps, la comparaison de cette obsession à une maladie et l'évocation de la course évoquent l'idée d'une lutte face un adversaire redoutable. Toutes ces métaphores désignent le triomphe du temps sur les Parisiens qui en deviennent des esclaves. Ce n'est plus l'homme parisien qui détermine son temps, il est déterminé par celui-ci. Si l'idée de fonctionner avec le temps n'est pas mauvaise en elle-même, le narrateur-descripteur montre la trop grande dépendance des Parisiens au temps qui fait d'eux des hommes pressés. Encore une fois, un tel regard est jeté par un homme à partir d'une autre culture.

En outre, le narrateur-descripteur nie aux Parisiens l'image de démocrates. Il leur colle l'idée de ce qu'on peut appeler la démocratie du neuf avec l'ancien : « Le cabinet se renverse et est remplacé par un autre. (…) Souvent, même pas. Le nouveau cabinet prend les rênes des affaires en proposant des vieilles solutions nouvelles à des vieilles nouvelles affaires. » (Dadie, 1959 : 177). Les expressions antithétiques « vieilles solutions nouvelles » et « vieilles nouvelles affaires » indiquent qu'il n'y a pas de changement véritable et que l'on assiste à l'immobilité et à l'absence de progression. Il est donc question de la gestion des affaires par les mêmes hommes ou de la même façon.

Plutôt que de multiplier les exemples à l'infini, on constate aussi bien dans *Le petit train de la brousse* que dans *Un nègre à Paris*, que les narrateurs-descripteurs dénoncent ce qu'ils ne comprennent pas dans la culture autre avec un regard péjoratif.

Conclusion

Nous retenons que la lecture de notre corpus nous a amené à percevoir que le rapport à l'autre se fait aussi bien sous la fascination que sous le rejet. C'est dans ce sens que nos narrateurs-descripteurs ont convoqué ce qui paraissait positif chez les peuples visités et dont les cultures sont décrites, à travers des présentations, et des comparaisons. Ils ont également regardé l'autre sous le prisme apriorique et le *bashing*. Pour notre part, cette manière de voir l'autre ne s'éloigne pas tant de l'approche qui est faite de l'étranger.

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)

Bibliographie

AMOSSY, Ruth, (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan/HER.

CHEVRIER, Jacques, (1989), « Lecture d'*un Nègre à Paris* : où il est prouvé qu'on peut être parisien et raisonner comme un agni… », dans *L'Afrique littéraire et artistique*, n°85.

CHUPEAU, Jacques, (1977), « Les récits de voyage aux lisières du roman », dans *Le Roman au XVIIème siècle*, Revue d'histoire littéraire de la France.

DADIE, Bernard Binlin, (1959), *Un Nègre à Paris*, Paris, Éditions Présence Africaine.

DE BALEINE, Philippe, (1982), *Le petit train de la brousse*, Paris, Librairie Plon.

EKOUNGOUN, Jean Francis, (2015), « Quand l'Afrique voyage, l'Europe se « provincialise ». Esquisse d'une historiographie de l'exotisme à rebours dans la littérature viatique africaine », dans *Perspectives philosophiques*, lieu d'édition n°9.

HOLTZ, Grégoire, MASSE, Vincent, (2012), « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux », dand *Arborescences : Revue d'études françaises*, n°2.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, (2001), *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan/VUEF.

LE GRAND ROBERT, (2005), *Dictionnaires Le Robert*, Paris, version électronique www.lerobert.com.

MAGRI-MOURGUES, Véronique, (1996), « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage », dans *Travaux du cercle linguistique de Nice*, n°18.

MAGRI-MOURGUES, Véronique, (1996), « La description dans le récit de voyage », dans *Cahiers de Narratologie*, CIRCPLES, n°7.

MAINGUENEAU Dominique, (2005), *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Armand Colin.

RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René, (2011), *Grammaire méthodique du français*, 4è édition, Paris, PUF.

ROBRIEUX, Jean-Jacques, (2000), *Rhétorique et argumentation*, Paris, Nathan/HER.

VINCENT, Diane, BARBEAU, Génévième Bernard, (2012), *Le bashing : forme intensifiée de dénigrement d'un groupe*, disponible en ligne : www.revue-signes.info/document.php?id=2478, publié le 30 janvier 2012.

BDD-A30669 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 13:00:08 UTC)